



# CHAMPS LIBRES

## IDEES Lettre d'Italie aux professeurs de littérature

Écrivain et professeur dans le secondaire, Alessandro D'Avenia écrit un livre salutaire sur son amour de Leopardi, la poésie qui sauve les âmes fragiles, et la passion d'enseigner.



TÊTE À TÊTE  
**Charles Jaigu**  
 cjaigu@lefigaro.fr

**C**e jeune homme blond aux cheveux bouclés et aux yeux bleus sort d'un livre. Frêle berger virgilien ou Petit Prince qui aurait grandi près des collines pierreuses où poussent les olives grasses. Alessandro D'Avenia est en effet né à Palerme, où il a étudié ; il enseigne aujourd'hui la littérature italienne à Milan. À 40 ans, il a déjà connu plusieurs succès, dont un roman. Son dernier livre sur les couples d'artistes aux amours malheureuses est déjà dans les meilleures ventes en Italie. Et celui dont nous parlons, publié en France ces jours-ci, a pulvérisé les palmarès italiens il y a déjà deux ans. Quatre cent mille exemplaires vendus : un raz de marée. Au pays de la *Grande Bellezza*, film sur la tyrannie des apparences, ce texte lyrique sur la fragilité de la vie et la nécessité de la poésie a visiblement touché les lecteurs bien au-delà de ce que l'auteur avait prévu. « Je voulais écrire sur mon expérience de professeur de lettres, et sur le poète Leopardi, qui est notre Baudelaire, et je pensais que le livre serait confidentiel », nous raconte-t-il lors de son passage à Paris.

L'éditeur d'Alessandro D'Avenia le présente comme une réplique de celui

joué par Robin Williams dans *Le Cercle des poètes disparus*. Mais celui-ci était un gourou. Il faisait de ses élèves une secte fusionnelle et élitaire. Alessandro D'Avenia a aussi le feu sacré, mais plus démocratique. À 17 ans, il a décidé qu'il enseignerait quand l'un de ses professeurs a été assassiné par la mafia. « Je suis pas un gourou, je me vois plutôt comme un facteur qui essaye d'envoyer la lettre à la bonne adresse, et un facteur ne s'invite pas chez les gens », nous dit-il. Dans ce livre qui a une forme épistolaire, le professeur s'adresse à au poète Leopardi, connu pour son « pessimisme cosmique », mais il reproduit aussi des lettres que lui ont envoyées des élèves en difficulté, souvent déprimés, parfois suicidaires. Né en 1798, Leopardi était contrefait et en mauvaise santé, claqué-muré dans la bibliothèque de son père dans la région des Marches, terre après sans cesse secouée par les tremblements de terre. Il a fini par s'échapper, mais trop tard. Il mourra prématurément à Naples, à 39 ans.

Sainte-Beuve regrettait que « le nom seul de Leopardi » soit connu en France. « Ses œuvres elles-mêmes le sont très peu, ajoutait-il. Tellement qu'aucune idée précise ne s'attache à ce nom résonnant et si bien frappé pour la gloire. » C'est toujours d'actualité, car les Français ne le lisent pas. Il en va différemment de l'autre côté des Alpes, où l'auteur du *Zibaldone* est considéré comme une figure de la littérature mondiale.

« Leopardi n'est pas un pessimiste ab-



*solu, c'est plutôt un mélancolique, ce qui est différent* », nous explique Alessandro D'Avenia. Selon lui, le pessimisme est un problème d'humeurs noires et la mélancolie un état d'esprit philosophique et poétique. « *C'est une façon de voir qu'il reste toujours un manque, et que le désir d'infini n'est jamais satisfait. Il exprime qu'il faut éprouver la négativité du monde pour s'ouvrir à la vie* », continue il, en citant l'un des textes les plus connus de l'auteur sur le génét qui pousse entre les laves froides du Vésuve. « *Son éclat jaune et son parfum sont d'autant plus beaux qu'ils sortent d'un désert de pierres* », ajoute le professeur.

L'intérêt de ce livre inattendu n'est pas seulement de nous faire lire Leopardi, dont il cite de nombreux extraits, c'est aussi de nous montrer une manière bien différente d'enseigner la littérature. Une manière qu'on dira engagée, en tout cas au plus près de l'excitation ressentie par celui qui comprend que la littérature « *n'est pas un petit jeu sentimental pour gens oisifs ou naïfs, ou un travail stérile imposé par l'école, mais un exercice d'émerveillement, une manière érotique et héroïque d'être au monde, de toucher un instant le cosmos des choses à travers celui des mots. Si je ne ressens pas le réel et ses diverses valeurs, je tombe dans l'uniforme, le lieu commun et le bavardage vain* », écrit l'auteur dans son livre, en soulignant tout le mal qu'il pense des effets du téléphone portable sur ses élèves. Les voilà distraits, coupés de la nature, consommateurs énervés. Quand les élèves rêvent d'avoir des étoiles dans les yeux, D'Avenio leur rappelle qu'on ne les touchera jamais, mais qu'il ne faut jamais les perdre de vue : « *Comment atteint-on les étoiles ? L'espérance est désir, de-sidera en latin, distance par rapport aux étoiles, et le manque d'espérance est un désastre, "disastro", une absence d'étoiles* », explique le professeur.

Parler de Leopardi pendant toute une année, et en parler comme s'il était le confident de ces adolescents incertains d'eux-mêmes, c'est le coup de maître de ce prof qui ravit l'Italie. Car Leopardi est le poète de l'infime, de l'invisible, de « *toutes les choses qui ne sont pas choses* ». Il regarde la nature, la vie quotidienne, et trouve la beauté dans l'ennui.

Ce livre est donc un breviaire sur une autre façon d'enseigner les lettres, et parmi elles, les auteurs classiques, qui façonnent des références partagées, ce

monde commun qui devrait s'imposer comme une évidence aux missions de l'école. Plus encore que par l'histoire, c'est par la littérature que les Italiens sont italiens, les Français, français. Et les Européens, européens – avec Homère. « *Les auteurs classiques, ce sont des vétérans couverts de cicatrices, ils ont survécu à toutes les batailles. Dans ma classe nous lisons tout l'Odyssée. Nous passons trois années sur La Divine Comédie. Nous faisons aussi des exercices d'écriture ou de lecture créative où les bons lecteurs lisent à haute voix.* »

Les professeurs de lettres, plutôt que de suggérer des livres à la mode, de chercher à séduire les élèves avec des textes de leur temps, plutôt que d'avoir honte de la beauté des classiques, pourraient oser un peu de sentiments, et prendre le temps qu'il faut pour lire un auteur au-delà des extraits. D'Avenia n'aime pas les anthologies, « *car tous ces morceaux détachés tuent la littérature* ». On a pesté en France contre le Lagarde et Michard, qui fait défiler chronologiquement la frise monotone des génies. Cette galerie compassée des grands auteurs a barbé plus d'un élève bâilleur. Aujourd'hui, on y a substitué une nouvelle « *grammaire du récit* », qui décompose les ingrédients du conte en « *schéma actanciel* », et ce dès la sixième ! On propose de regarder la fable et le conte à l'aide d'une « *boîte à outils* ». Mais avant de voir les poulies et les cordes qui permettent de faire la représentation, peut-être pourrait-on juste la regarder, l'écouter, l'apprendre, y compris par cœur ? « *Les artistes connaissent, trouvent et éprouvent en faisant. Comme les enfants, pour lesquels jeu et connaissance du monde sont une seule et même chose. Hélas, l'école les induit souvent à dissocier presque totalement faire et connaître* », écrit justement notre professeur poète ■





FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

Je ne suis pas un gourou, je me vois plutôt comme un facteur qui essaye d'envoyer la lettre à la bonne adresse, et un facteur ne s'invite pas chez les gens

ALESSANDRO D'AVENIA